

incrusté de marbre blanc et noir. Sa large façade est percée de trois portails, surmontés d'autant de dômes et d'une infinité de clochetons. L'intérieur est pavé de dalles en marbre blanc, rangées symétriquement et bordées de pierres rouges. Aux heures de la prière, chacune de ces dalles est occupée par un fidèle croyant qui vient s'y prosterner dévotement.

Je retourne ensuite à l'hôtel prendre mon déjeuner et me reposer jusqu'à onze heures.

JOSEPH MASSUE.

(A suivre.)

NOS GRAVURES

L'INCENDIE DU RING—THÉÂTRE À VIENNE

Nous ne dirons plus rien de la grandeur de cette catastrophe. Chacun l'a mesurée et tout le monde en a frémi. Pendant trois semaines, les journaux n'ont parlé que de cela. Partout on s'est réuni, entendu, ici pour en atténuer les effets, là pour en empêcher le retour.

De toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle peu ont été arrachées des flancs du monstre, et parmi celles-là le plus grand nombre ne lui a échappé qu'en sautant du balcon, au pied duquel, pour les recevoir, les pompiers, formant de grands carrés, tenaient tendues des couvertures. Ceux qui ne sautèrent pas, atteints par le feu, subirent le sort commun de la masse des spectateurs, ceux des galeries supérieures : ils furent dévorés par les flammes.

Car, on le sait, ce sont les chiffres officiels qui le disent, en cet incendie le plus terrible que nous sachions, plus de mille personnes ont péri, ou brûlées, ou étouffées par la fumée, ou écrasées les unes par les autres dans les corridors trop étroits. En de certains points, tant avait été violente la poussée qui les avait tassées entre les murs, que, mortes, elles restaient encore debout, formant elles-mêmes une muraille de chair, résistante et infranchissable. C'est ce que constatèrent les pompiers quand ils purent pénétrer dans cette nécropole embrasée. Au troisième étage surtout, l'horreur du spectacle dépassait toute croyance. Les pompiers venaient d'atteindre la porte conduisant des galeries dans le corridor. La trouvant fermée et comme barricadée en dedans, ils durent la briser à coups de hache. La barricade, c'était un amoncellement de corps, renversés, jetés les uns sur les autres ; et sur ce tas de cadavres, on voyait d'autres corps dans les attitudes les plus étranges, positions convulsives dans lesquelles la mort avait surpris tous ces martyrs et les avait figés. Il fallut les plus grands efforts pour démolir cette barricade.

A mesure qu'on enlevait un corps, il était emporté et provisoirement déposé dans la cour de la Préfecture de police qui, par cette nuit sombre, emplie de la fumée des torches aux lueurs rouges et vacillantes, avait pris un aspect lugubre. Les corps étaient alignés par rangées le long des murs. Bientôt l'espace manqua et l'on dut aviser. Le lendemain, ils furent transportés à l'hôpital de la garnison et à l'hôpital général, situés à peu de distance du Schotten Ring, un peu au-delà de l'église votive. C'est là qu'eurent lieu les reconnaissances et que se passèrent les scènes les plus déchirantes. En effet, que de défaillances, de larmes versées, de cris étouffés, en cette recherche d'un parent, d'un être cher, au milieu de ces corps aux visages noircis, boursoufflés, aux membres horriblement contractés, émaciés, méconnaissables.

Aussi avait-on posé sur chacun d'eux quelque objet dont il était porteur au moment de la catastrophe : une montre, une bague, un bijou quelconque, un porte-monnaie, un portefeuille, n'importe quoi. Malgré tout, un grand nombre de ces malheureux ne furent pas reconnus et durent être enterrés dans la fosse commune creusée tout exprès pour eux au cimetière central. Ils ne seront point oubliés pour cela, ni abandonnés. D'après une décision de la Commission du Conseil municipal, cette tombe doit jouir d'une concession à perpétuité et être entretenue aux frais de la ville.

Le théâtre du Ring avait été construit en 1872, sur le plan de l'architecte Forster, et inauguré en 1874. C'était un bel édifice, de style italien, élevé sur un emplacement jadis occupé par les murailles de la vieille cité.

Déménagement.—Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE ST-CATHERINE, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

L'Indépendance Canadienne.—Tel est le titre d'une chans. n qui vient d'être publiée à Montréal et qui aura sans doute toute la vogue qu'elle mérite. Les paroles sont de M. J. M. Martineau. La musique est charmante. Nous félicitons M. Martineau et lui souhaitons tout le succès qu'il désire.

—o—

(Traduction.)

Lettre de Son Eminence le Cardinal Simeoni, à Monseigneur l'Archevêque de Québec, 31 Décembre 1881.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Le Saint Père a appris avec déplaisir que certains catholiques de votre province cherchent à formenter encore des dissensions, soit par rapport à l'ingérence induite dans les élections politiques, soit par rapport à la succursale de l'Université-Laval établie à Montréal. Pour lever donc tout doute quelconque à ce sujet et pour mettre fin une fois pour toutes aux dissensions susdites, dans l'audience du 22 courant, Il a de nouveau ordonné d'écrire à Votre Seigneurie que c'est sa volonté expresse que l'on observe rigoureusement les décrets donnés par Sa Sainteté sur les susdites questions, en septembre dernier. Que du reste, les individus qui se disent défenseurs de Montréal et qui restent encore à Rome, le font contre la volonté du Saint Père, et abusent ainsi des circonstances politiques actuelles.

Après avoir fait connaître ces choses, je m'offre à vous de tout cœur.

Rome, de la Propagande, 31 décembre 1881.

De Votre Seigneurie, le très dévoué serviteur,

JEAN CARDINAL SIMEONI, *Préfet.*

I. MASOTTI, *Secrétaire.*

MGR ALEXANDRE TASCHEREAU,

Archevêque de Québec.

—o—

Enterrement civil.—M. Herold, le Préfet de la Seine et Maire de Paris, mort dernièrement, avait inséré dans son testament la défense expresse de faire passer son cadavre à l'église. Sa défense a été écoutée. Ses funérailles civiles inspirèrent à un chroniqueur parisien les lignes qui suivent :

“ J'ai vu passer sous mes fenêtres le convoi de M. Herold, et j'avoue que cette cérémonie m'a inspiré une profonde tristesse.

“ Les sauvages mêmes de l'Amérique invoquent une Puissance divine quand ils célèbrent des funérailles, et le préfet de la plus grande ville du monde est conduit à sa tombe sans une prière !

“ On a dérangé une foule de braves gens, qui, certainement croient en Dieu, pour leur faire rendre les honneurs suprêmes à un infortuné, dont la dernière préoccupation a été de le renier par testament.

“ La mort est par elle-même très cruelle et très imposante ; je ne me permettrais donc pas de dire un mot contre celui qui n'est plus.

“ Mais en vérité, pouvait-il bien croire, lui, le fils d'un délicieux poète en musique, que son père n'était qu'un assemblage de molécules heureusement groupées, et nous, ses admirateurs, des brutes perfectionnées ?

“ Si les humbles et les pauvres, malgré leurs épreuves, ne doutent pas du ciel ni de leur âme, n'y a-t-il pas une extrême ingratitude à nier l'immortalité, quand on est le fils d'un grand artiste.

“ Les héritiers de ces privilégiés du droit divin jouissent dès ce monde d'une part d'immortalité—et si parmi nous—distracts et oublieux—le génie ne doit pas mourir, comment Celui qui peut tout, éteindrait-il la flamme qu'il a bien voulu nous donner ?

“ La vieille marquise de B... disait au sujet du convoi de M. Herold :

“—Cela est bien humiliant pour Paris, et voilà un enterrement civil qui n'est pas poli.

—o—

Un bon Pater.—Une famille riche eut le malheur de perdre en un seul jour et son chef et sa fortune. Peu de temps après, la pauvre mère en était réduite à ne pouvoir donner à sa petite fille, âgée à peine de six ans, du pain sec à déjeuner, du pain sec à dîner, et du pain sec à souper. Le soir elle fit mettre cette chère enfant à genoux, et lui dit de réciter sa prière.

La petite Augustine commença :

“ Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour...”

Ici elle s'arrête, et elle dit à sa mère :

—Maman, est-ce que je ne pourrais pas demander quelque chose pour manger avec le pain ?

Le lendemain, le misérable dont la malhonnêteté avait ruiné cette heureuse famille, pressé par les remords de sa conscience, vint apporter cinq mille francs à la pauvre veuve, et il lui promit de lui rembourser dans peu le montant de sa dette, qui s'élevait à une vingtaine de mille francs. Notre Père, qui est aux Cieux, avait entendu la prière de cette charmante enfant, et il l'avait exaucée.

UNE SEMAINE EN CANOT

(Traduit de l'anglais, pour *L'Opinion Publique*)

(Suite.)

Quelques jours auparavant, chez moi, en chargeant mes cartouches avec du plomb No 6 et No 8, je m'étais dit : si je rencontrais un ours, un orignal ou un caribou ? J'avais alors chargé quelques cartouches avec du gros plomb—de la grosseur des balles de pistolets. Je tirai mon fusil de sa boîte, j'y glissai deux de ces cartouches et j'en mis quatre autres dans ma poche. Nous approchons maintenant de ce côté-ci du cap. George se couche à l'avant ; James gouverne sans bruit, le canot s'approche pousse par pouce de la pointe du cap ; je suis assis, mon fusil passé en travers de mes genoux, le cou tendu, scrutant chaque objet qui apparaît à ma vue. Nous faisons lentement le tour du cap ; tout l'autre côté s'étend devant nous, mais aucune trace de l'ours. Tout est silencieux sous les rayons du soleil.

Pendant que nous attendions tranquillement, le babil d'un écureuil se fait entendre dans la forêt. Aussitôt les guides échangent un signe et plongent leurs avirons. Le canot touche la plage sans faire le moindre bruit. George ramasse sa hache et débarque sur la grève ; je le suis avec mon fusil. L'écureuil continue son babil du sein de la forêt, on dirait qu'il se fâche ; George ne souffle pas mot, mais il fait les plus drôles de grimaces, et de sa hache il m'indique toujours l'écureuil.

Encore quelques pas et nous voici sur la lisière du bois. Nous y jetons un coup d'œil—nous n'y voyons aucun signe de l'ours. Nous écartons les branches avec précaution et nous nous faulions en silence. En passant du lac ensoleillé à l'ombre épaisse du bois je m'aperçois que je n'ai pas d'habit, et je m'arrête un instant à la pensée du peu de résistance qu'offrirait ma chemise de chasse aux griffes de l'ours.

La forêt dans laquelle nous venions de pénétrer était composée de cèdres, de pins et d'épinettes. Les arbres étaient très près les uns des autres, les interstices comblés de branches abattues par le vent, couchées sur les troncs pourris, formaient une admirable défense naturelle contre notre colonne d'approche, consistant en deux hommes armés d'une hache et d'un fusil. George se glisse comme une ombre tout droit à l'écureuil qui continue de babiller, de gronder, de jurer dans les profondeurs du bois. Je prends à droite, nous continuons de nous glisser entre les troncs d'arbres et sous les branches.

Un “ chut ! ” bien bas, parvient à mon oreille. Je me tourne du côté de George. Je lis sur son visage : “ Il est ici ! ” Il me fait signe avec sa hache de regarder en avant, il la brandit et me fait signe encore, signe sur signe.

Je regarde, je me lève sur la pointe des pieds, je regarde, je me penche à terre et regarde encore, et je ne vois rien que des troncs d'arbre.

George s'impatiente. Il croit que je ne le comprends pas.

—Le voici ! Il est ici !

George me siffle ces mots entre ses dents. Je l'entends, mais l'ours l'a entendu aussi.

—Non ! le voilà ! Il s'en va !

J'entends une plainte et un grognement qui me font songer à une ménagerie, et, entre les troncs des cèdres et les branches d'un pin tombé à terre, je crois voir une masse qui passe.

Je tire vite, comme j'aurais tiré sur une bécasse au vol. La fumée m'empêche de voir le résultat de mon coup de feu.

George s'écrie :

—Il est tombé ! Nous l'avons !

Le bruit du fusil a rompu le charme qui tenait la forêt en silence, et George, de serpent devient tigre.

—Non, s'écrie-t-il, il est encore parti. Faites feu !

Je tire de confiance à travers la fumée, et rechargeant mon fusil, George et moi nous nous précipitons en avant, si on peut se servir de cette expression, quand il s'agit d'avancer sur une route aussi impraticable que la nôtre. Des pieds, des mains, nous écartons les branches mortes, grimant par dessus les arbres abattus ; mais l'ours ? Rien de lui ! Partout la forêt, partout le silence.

George persiste ; je le suis de mon mieux. Il se glisse comme un chat, tenant sa hache levée et s'en servant pour abattre les branches les plus nuisibles. Il fait deux pas contre moi un.

—Le voilà qui s'en va ! Le voilà qui s'en va ! Venez ! Venez ! crie George.

Et je me hâte de toutes mes forces. Mais je ne vais pas vite : je rencontre tant d'obstacles ; enfin, rampant, sautant et me traînant, j'arrive jusqu'à George. Il est debout sur un arbre abattu, sa hache levée, sa tête inclinée en avant et d'un côté—une statue admirable de la vivacité.

Il murmure :

—Ecoutez ! Ecoutez !

Un moment d'arrêt. Puis un craquement très fort et très rapproché se fait entendre sur le flanc d'une colline voisine. George saute à travers le fourré, puis escalade le penchant comme un éclair.